

Le héros de Zweig face à un dilemme: compromis ou conflit

HOSSEINI Peiman

Enseignant

Université d'Ispahan

E-mail : peimanhosseini@gmail.com

(Date de réception : 04/03/2012 - Date d'approbation : 07/11/2012)

Résumé

Ecrivain et humaniste convaincu, Stefan Zweig (1881-1942) essaie de combattre les vices de la société, sans recours à la violence. Pour lui, le fanatisme et le racisme sont les sources mêmes de l'agressivité chez les hommes et les guerres mondiales sont les signes du retour de l'homme à la barbarie. À travers ses œuvres il essaie de divulguer ses idées, mais l'apathie de ses personnages devant les événements sociaux les marginalise et ils se trouvent souvent confrontés à un dilemme: reculer devant la cruauté de l'ennemi pour éviter la violence ou entrer en guerre pour sauvegarder leur éthique, quel qu'en soit le prix. Le héros de Zweig choisit de reculer, décision qui le conduit à une retraite absolue et qui met en péril ses valeurs humaines.

Pour concrétiser son idéal, Zweig publie *Le Brésil terre d'avenir* dans lequel il représente une société utopique, qui doit son bonheur à l'altruisme et à un peuple ayant une grande largeur d'esprit. Mais, peu à peu, Zweig découvre que la réalisation de ses rêves, en raison de la situation internationale qui s'aggrave, est presque impossible. Résigné devant la force brutale du destin, Zweig décide de quitter ce monde qui a transformé tous ses rêves en un cauchemar persistant.

Mots-clés: Idéalisme, Réalisme, Fanatisme, Racisme, Bonheur, Amour.

Introduction

Le grand écrivain et humaniste autrichien Stefan Zweig est né en 1881 à Vienne. Son amitié avec Romain Rolland et Sigmund Freud ainsi que ses voyages aux Etats Unis et en Europe, alimentent sa pensée et son écriture en tant qu'écrivain cosmopolite et humaniste. Mais bientôt, le séisme de la Première Guerre mondiale ravage sa vie. Partisan de la paix à tout prix, il décide de quitter son pays au lieu de s'engager, décision qui lui sera vivement reprochée.

Zweig s'exile donc avec la montée du nazisme, mais il perd sa sérénité et une angoisse inapaisable envahit son âme sensible. Et, pour cette âme déjà blessée, la Deuxième Guerre mondiale est le coup de grâce, qui détruit tous ses espoirs de revivre son passé. Désespéré, déçu et exilé, il se donne la mort au Brésil, en 1942.

La réaction de Zweig aux grands événements sociaux, y compris la guerre, et la propagation de ses opinions à travers ses œuvres, ont eu différents échos chez les intellectuels. Certains le louent en tant qu'un humaniste honnête et pacifiste qui s'implique corps et âme dans le combat contre les vices de la société tandis que d'autres lui reproche son laxisme contre l'invasion de l'ennemi. Nicole Barry, à l'occasion de divorce de Zweig après la Première Guerre mondiale, le décrit comme «l'homme indépendant, peu soucieux des convenances et des conventions.» (Barry, 1992 : 105), ce qui sous-entend aussi son désengagement envers la guerre en cours, or, il ne s'agit seulement que du point d'iceberg des attaques contre Zweig. En effet, la vague des critiques sévères ne déferlent qu'après le suicide de Zweig en février 1942 : «Thomas Mann parle de lâcheté, Bernanos qui vit au Brésil parle de démission : tous les deux pourtant l'appréciaient.» (Lafaye, 1992 : 123). Comme Lafaye l'indique, les réactions devant l'éthique de Zweig sont contradictoires. Mais d'où viennent-elles ces opinions contradictoires ? Comment Zweig pourrait-il être, en même temps, apprécié et critiqué ? Quel est le cadre moral que Zweig, a choisi pour convaincre ses lecteurs d'apprécier les vraies valeurs humaines et défendre

les droits de l'homme sans recourir à la violence ? Est-ce que ses suggestions pourront-elles acheminer l'homme vers un meilleur avenir ou bien elles ne sont que des phantasmes évanescents qui s'évanouissent dès leur rencontre avec la réalité de la vie ?

Pour répondre à ces questions, éclaircir les points sombres du cadre moral de Zweig et étudier les impacts de l'affrontement de son idéal et la réalité, nous baserons notre étude sur trois œuvres: *Érasme* (1934), *Le Monde d'hier* (1941), *Le Brésil terre d'avenir* (1941). Étant donné que le débat et les résultats obtenus ne se limiteront pas à un écrivain ou à une tendance particulière, nous souhaitons parvenir à une vision du monde qui pourrait embellir la vie de l'homme contemporain, exorciser le démon de l'hostilité de sa vie et l'acheminer vers l'amitié et l'altruisme.

I- Les racines des conflits

Le fanatisme et le racisme

Selon Zweig, toute sorte d'excès est exécration car les imitations aveugles, le fanatisme envers une doctrine et l'enthousiasme engendré autour de certaines idées excessives, sont les éléments essentiels du déclenchement des conflits entre les hommes. En effet, en tant qu'un humaniste passionné, il ne supportait pas du tout les comportements démesurés qui pourraient blesser l'amour-propre d'un autre homme et nuire à l'altruisme et la solidarité des hommes. Même ses amis n'étaient pas exemptés de cette règle : «le cosmopolite, l'internationaliste, l'ami de Romain Rolland, (Zweig) a brouillé provisoirement en 1914 avec Verhaeren à cause du nationalisme du poète.» (Zweig, 2008 : 9)

Zweig nous avertit de réincarnation du racisme chez l'homme contemporain et critique en même temps le nationalisme en tant qu'une idéologie excessive qui appelle à la discrimination et dresse une barrière entre les hommes :

Tous les chevaux livides de l'Apocalypse se sont rués à travers mon existence : révolution et famine, dévalorisation de la monnaie et terreur, épidémies et émigration ; j'ai vu croître et se répandre sous mes yeux les grandes idéologies de masse, fascisme en Italie, national-socialisme en Allemagne, bolchevisme en Russie, et avant tout cette plaie des plaies, le nationalisme, qui a empoisonné la fleur de notre culture européenne. Il m'a fallu être le témoin sans défense et impuissant de cette inimaginable rechute de l'humanité dans un état de barbarie qu'on croyait depuis longtemps oublié, avec son dogme antihumaniste consciemment érigé en programme d'action. (Zweig, 2008 : 11)

Considérant la progression de l'homme dans le domaine des sciences humaines comme un cercle vicieux, Zweig évoque sa méfiance envers l'avenir de l'homme. Il nous rappelle les efforts inlassables de l'homme pour atteindre dans la mesure du possible l'humanité, l'altruisme, le respect et le rejet de la sauvagerie, mais on rencontre de nouveau la destruction instantanée de tous ces édifices à peine construits. On dirait que le monstre de la sauvagerie à peine enchaîné, il se réveille une fois de plus dans l'âme de l'homme.

Pour éviter ces catastrophes, Zweig nous conseille le comportement exemplaire d'un brésilien envers ses semblables. Il désapprouve tout ce qui pourrait nuire au statut sublime d'un homme et qui restreint la liberté de l'homme dans ses actes. Il commence son éloge avec «(...) aucune restriction, aucun boycott, même privé.» Félicitant le comportement antiraciste d'Érasme, Zweig nous présente l'image d'un homme qui est arrivé à se libérer de toutes les idées préconçues sur les hommes qu'il s'agit de la race, la couleur, la nationalité et le rang social, pour éradiquer la haine de son cœur et aimer les autres tels qu'ils sont. «*C'est en homme affranchi de tous les préjugés de race, en citoyen du monde qu'il repart, lui dont la nature est libre et universelle.*» (Zweig, 1996 : 43-44)

On dirait que dans le livre de *Le Brésil terre d'avenir*, Stefan Zweig essaie de rappeler aux hommes les valeurs oubliées pendant les guerres mondiales. Enchanté de vivre dans cette société utopique où «*jamais on ne peut découvrir entre les douzaines de races la moindre trace de particularisme hostile, pas plus chez les adultes que chez les enfants. (...)*» (Zweig, 1998 : 168), il décrit avec enthousiasme la bienveillance des Brésiliens envers les étrangers : «*Tout étranger est accueilli avec la plus grande hospitalité et les chemins lui sont aplanis avec le maximum de complaisance. (...)*». (Zweig, 1998 : 165)

Et plus loin il ajoute : «*Des Japonais épousent des négresses, des blanches épousent des bruns ; le mot «métis» n'est pas une injure, ici, mais une simple constatation qui n'a rien de péjoratif : la haine de classe, la haine de race, cette plante vénéneuse d'Europe, n'a encore ici ni racines, ni terrain. (...)*». (Zweig, 1998 : 168)

«La plante vénéneuse», l'épithète attribuée au racisme par Zweig, nous présente l'image et la fonction affreuses de ce phénomène dans la société. En effet, le racisme pour Zweig est une plante nuisible qui profite des opportunités de la société pour s'accroître. Il nous avertit que cette plante n'est non seulement pas utile, mais mortelle.

S'écarter de tout ce qui pourrait nuire à la solidarité des hommes c'est le secret des Brésiliens pour créer une ambiance agréable qui attire les étrangers. Une telle bienveillance de la part de ce peuple assure la progression et la paix dans ce territoire. Car «*l'expérience brésilienne, par la négation totale et consciente de toute discrimination de couleur et de race, apporte peut-être la contribution la plus importante à la liquidation d'une erreur, qui a engendré plus de discordes et de maux que n'importe quelle autre.*» (Zweig, 1998 : 26)

Zweig profite de cette occasion pour critiquer les institutions sociales comme celles des Européens qui font semblant d'être partisans de l'égalité de l'homme, mais en vérité, ils ne respectent pas ces valeurs, ils les instrumentalisent pour imposer leur suprématie sur les autres et se montrer

plus civilisés que les autres : *«Alors que dans les autres pays, l'égalité absolue entre citoyens, dans la vie publique comme dans la vie privée n'existe que théoriquement, sur le papier ou le parchemin, on la trouve au Brésil concrète et apparente, à l'école, dans l'administration, dans les églises, dans les professions, dans l'Armée et dans les Universités.»* (Ibid.)

Le Brésil, la société utopique dessinée par Zweig, est une terre où toutes les choses qui pourraient différencier les hommes l'un de l'autre et produire la suprématie de quelques-uns sur les autres, sont considérées comme indignes puisque depuis les siècles précédents, l'Etat avait fait de grands efforts pour supprimer les idées racistes et avait favorisé l'égalité des races. Et ces efforts ont assuré l'avenir du pays car : *«il n'y aura pas dans le Brésil futur une nation de chefs blancs et une nation d'esclaves de couleur, mais un peuple uni et libre sur une terre libre.»* (Zweig, 1998 : 57)

Selon Zweig, toutes les pensées excessives qu'ils s'agissent du nationalisme, racisme et fanatisme, sont des flèches empoisonnées qui visent le cœur de l'humanité. Alors pour prémunir les valeurs la société, il faut s'appuyer sur les points communs entre les hommes et s'abstenir d'entrer dans les détails qui dissocient les hommes les uns des autres. Le Brésil est une société utopique, car elle est fondée sur l'égalité et l'altruisme.

II- Réagir contre l'outrance

a) La cruauté

Troublé par la montée de la cruauté en Europe au cours de la Deuxième Guerre mondiale, Zweig entame la rédaction d'*Adam Lux*. Dans cette pièce inachevée, Zweig met en question le comportement inconcevable de certaines gens à l'époque de la Révolution française. En effet, il profite de cette occasion pour mettre en question la négligence des droits de l'homme dans les pays civilisés pendant la Guerre mondiale. Zweig pose à travers un dialogue entre les protagonistes de la pièce, Adam Lux et Froster, une question fondamentale à propos de ce qui se passe sous le masque des droits

de l'homme : comment l'homme civilisé est-il arrivé à ce point où, non seulement, il ne regrette pas l'exécution de ses semblables, mais au contraire il y prend du plaisir comme chez les tribus primitives. Froster réproouve cette attitude : «*Le monde est plus petit qu'on ne pense. Cela aussi, je l'ai vu chez les Australiens, danser autour des victimes avant de les sacrifier. Et ici, au nom de l'amour de l'Homme, de la liberté et de la fraternité.*» (Zweig, 1993 : 23)

Ainsi, Zweig critique le comportement des gens qui défendent dans le verbe les droits de l'homme, mais qui agissent autrement. Dans cette scène, Zweig, à travers son personnage, critique, en même temps, la démarche des grands et du peuple. Il appelle «régénéré» ce peuple qui se prétend civilisé, mais qui se comporte avec ses semblables comme un animal féroce :

C'est affreux, ils jettent des pierres, ils crient des injures. Et les gardes sons sans réaction (...). Et la Convention tolère des choses pareilles? Mais alors, tous leurs discours sur les droits de l'Homme. Ce serait de la frime puisqu'ils ne respectent pas la première des choses, la vie humaine? Qu'est-ce qu'ils ont pu fiche puisqu'ils ne comprenaient pas les idées nouvelles? Un peuple s'est régénéré. (Zweig 1993, 24)

Zweig nous prévient de la récidivité de la sauvagerie chez l'homme contemporain. Il révèle sa crainte du retour de l'homme à la barbarie. On dirait que l'homme a oublié toutes ses éducations à cause de la folie issue de la cupidité et de l'égoïsme. Dans son œuvre *Le Brésil terre d'avenir*, Zweig critique sévèrement la violence dans les communautés humaines. Approuvant le comportement du Brésilien en tant qu'un modèle de l'homme modéré, Zweig critique la férocité de l'homme contemporain. Selon Zweig, la frugalité et la modération des désirs instaurent la base d'un bonheur durable chez le Brésilien. Etablir des relations amicales basées sur la sincérité et prendre plaisir des jouissances immatérielles sont deux facteurs essentiels pour goûter le bonheur :

Les gens d'ici n'ont pas trop de désirs, ils sont sans impatience. La plupart se contentent de pouvoir bavarder un peu, après ou pendant le travail, puis de pouvoir flâner, en buvant du café, rasés de frais et les souliers bien cirés, d'avoir leur maison, leurs enfants, leurs bons amis. Toutes les formes du plaisir, du bonheur, sont mêlées à cette paisible sérénité. (...) (Zweig, 1998 : 170)

Félicitant la pondération et le comportement paisible du Brésilien, Zweig explique les raisons de l'absence de cruauté chez lui, en le comparant avec les hommes supposés cultivés en Europe.

Disculpant les Brésiliens de commettre toute sorte de sauvagerie, il présume qu'accomplir un acte blâmable est rare chez un Brésilien et si jamais on était témoin d'une telle acte, ce serait à cause des simulations et des provocations extérieures : *«Les crimes qu'il faut attribuer à la ruse, au calcul, à l'avidité ou à la dépravation sont de grandes raretés ; pour qu'un Brésilien joue du couteau, il faut que ce soit dans un accès nerveux, ou sous l'action du soleil.(...)»* (Zweig, 1998 : 166)

En tant qu'un auteur qui a expérimenté les amertumes issues de la violence, Zweig conseille l'homme à respecter la modération et à s'abstenir de se laisser porter par le tourbillon de la haine. À son avis, le bonheur tant attendu par l'homme ne pourrait pas être atteint par la violence, mais par l'amour. S'adonner aux buts matériels recourant à la cruauté ne pourrait pas combler le fossé de la vie de l'homme creusé par la distance qu'il a prise de la spiritualité. Le Brésil pourrait espérer avoir un avenir brillant, non pas parce qu'il est plus industrialisé ou civilisé que l'Europe, mais par les relations entre les hommes dans ce pays qui sont fondées sur l'amour, l'altruisme, la tendresse et le respect de l'homme. Mais l'homme matérialiste a détruit son bonheur au profit de ses intérêts et il n'a pas honte d'anéantir l'humanité tout entière pour atteindre son but. Or, comment réagit-il Stefan Zweig, ce pacifiste convaincu et cet humaniste, contre le crime le plus cruel qu'un homme pourrait commettre contre l'humanité : la guerre, l'évènement

désastreux qui met en péril non seulement la vie des hommes mais aussi leur civilisation et leur moral?

b) La guerre

Étant pacifiste, Zweig considérait la guerre comme l'aventure la plus funeste qui pourrait menacer les communautés humaines. Zweig a fait tous ses efforts pour propager ses opinions pacifiques et trouver un chemin pour réconcilier les hommes. Mais en 1940, déçu d'attendre une réaction favorable de la part de la société, Zweig quitte l'Europe pour le Brésil afin de retrouver la sérénité dans un pays loin des conflits néfastes. Sans abri et dépaycé, Zweig s'oriente vers le Brésil, terre d'avenir où il pourrait vivre loin des conflits mondiaux chez un peuple pacifiste. En 1941, un an après son arrivée au Brésil, Zweig publie *Le Brésil, terre d'avenir* pour nous donner la perspective de son idéal de vie. L'homme d'honneur qu'était Zweig essayait d'affronter tous les vices, non pas en recourant à la violence, mais en conseillant strictement les hommes de revenir vers l'amour et l'amitié.

Mais on dirait que les mots pleins d'amour de cet homme qui défendait la paix et l'égalité seraient insignifiants pour l'homme de son temps qui s'était perdu dans ses ambitions. C'est pourquoi il se sentait de plus en plus seul dans un univers plein de férocité. À propos du Brésil il déclare : *«On n'a jamais, ici, entendu parler de cruauté envers les animaux, de courses de taureaux ou de combats de coqs, jamais, même aux jours les plus sombres, l'Inquisition n'a offert ses autodafés à la foule ; tout ce qui est brutal répugne au Brésilien. (...)*» (Zweig, 1998 : 166)

L'écrivain exilé ne cesse pas d'éclaircir les esprits à propos des valeurs perdues à cause de la haine croissante dans le monde. Dans *Le Monde d'hier* sous le titre de «Le monde de la sécurité», on retrouve le regard nostalgique de Zweig au passé pour décrire une société utopique. Tout en glorifiant les beautés de la société viennoise avant la Première Guerre mondiale, il se souvient des valeurs humaines, mises en péril, à cause de la guerre et

l'industrialisation de l'Europe :

Un Viennois dépourvu de sens artistique et qui ne trouvât pas de plaisir à la beauté formelle était inconcevable dans ce qu'on appelle la «bonne» société ; mais même dans les couches inférieures, la vie du plus pauvre comportait un certain instinct de la beauté que suffisait à lui communiquer le paysage, cette atmosphère de sérénité humaine ; on n'était pas un vrai Viennois sans cet amour de la culture, sans ce don de joindre le sens du plaisir à celui de l'examen critique devant ce plus sain des superflus que nous offre la vie. (Zweig, 2008 : 36)

Dans ce livre, Zweig porte un regard nostalgique envers ce passé où ses compatriotes éprouvaient du respect et de l'amour pour les beautés artistiques. Il se souvient de l'époque où ils préservaient leur énergie pour maintenir l'art et la culture et non pas pour les endommager. Zweig précise que le conflit issu de la haine met en danger l'avenir de l'homme et avant tout il enraie le mot de la sérénité de la vie de l'homme. Zweig critique sévèrement la dévalorisation des principes moraux chez ses contemporains, puisqu'ils s'habitent à l'immoralité progressive dans le monde :

Il nous est aisé, à nous, les hommes d'aujourd'hui, qui depuis longtemps avons retranché le mot «sécurité» de notre vocabulaire comme une chimère, de railler le délire optimiste de cette génération aveuglée par l'idéalisme, pour qui le progrès technique de l'humanité devait entraîner fatalement une ascension morale tout aussi rapide. Nous qui avons appris dans le siècle nouveau à ne plus nous laisser étonner par aucune explosion de la bestialité collective, nous qui attendons de chaque jour qui se lève des infamies pires encore que celles de la veille, nous sommes nettement plus sceptiques quant à la possibilité d'une éducation morale des hommes. (Zweig, 1998 : 19)

Zweig avoue sa défiance envers l'avenir et crie son désespoir de l'impossibilité du retour de l'humanité vers sa quiétude perdue. Il s'adresse à

l'homme de son temps lui reprochant d'avoir accepté l'insécurité comme une réalité indubitable et de s'habituer à la violence. Peut-être se demande-t-il comment être optimiste envers l'avenir de l'humanité malgré la bestialité progressive et le déclin flagrant des sentiments humains ?

La guerre, chez Zweig, est l'incarnation du démon de la haine qui pourra ébranler la base de l'humanité. Malgré ses efforts inlassables, il paraît que Zweig n'ait pas réussi à convaincre sa génération de prendre distance de la violence et s'adonner à l'amour et la tendresse qui, selon lui, sont capables d'exorciser ce démon du cœur de l'homme et lui rendre son calme perdu. Alors, Zweig essaie de mettre en relief les éléments les plus essentiels qui jouent des rôles essentiels dans la création des conflits entre les hommes. Sans doute, croit-il, qu'en élucidant les obscénités des pensées morbides qui sont les racines de l'hostilité entre les hommes, il pourrait fournir cette occasion à l'homme de distinguer le bien du mal caché sous les apparences trompeuses.

III- La mise à l'épreuve d'un idéal

a) Zweig et son idéal

L'éthique de Zweig est basée sur la non-violence, c'est pourquoi, autant qu'il essaie de mettre en relief les sentiments humains qui embellissent la vie de l'homme, autant, il réfute la haine, la source de tous les conflits et de toutes les destructions dans le monde. À travers son regard nostalgique au passé, il explique :

La haine entre les pays, les peuples, les couches sociales ne s'étalait pas quotidiennement dans les journaux, elle ne divisait pas encore les hommes et les nations; l'odieux instinct du troupeau, de la masse, n'avait pas encore la puissance répugnante qu'il a acquise depuis dans la vie publique ; la liberté d'action dans le privé allait de soi à un point qui serait à peine concevable aujourd'hui ; on ne méprisait pas la

tolérance comme un signe de mollesse et de faiblesse, on la prisait très haut comme une force éthique. (Zweig, 2008 : 42)

La paix est le souhait insaisissable de Zweig en pleine Guerre mondiale où les hommes s'entre-tuent pour la gloire. «Une paix injuste vaut encore mieux que la plus juste des guerres», on dirait qu'il le crie des profondeurs de son âme. Comment rester indifférent aux implorations désespérées d'un pauvre écrivain exilé qui conseille la paix au milieu des flammes d'une guerre progressive et envahissante ?

Sans doute en est-il conscient quand il rend hommage à la sérénité perdue en Europe et déclare «*plus paisiblement, c'est-à-dire plus humainement*». En effet, selon Zweig, essayer de résoudre les problèmes par la force et le massacre viennent de la barbarie et de la bestialité. Sinon, l'homme raisonnable pourrait mettre fin à tous les conflits et contrôler ses sentiments excessifs qui l'empêchent d'atteindre le bonheur :

On vit ici plus paisiblement, c'est-à-dire plus humainement, moins mécaniquement, d'une façon moins standardisée qu'en Amérique du Nord, moins surexcitée politiquement et moins empoisonnée qu'en Europe. Comme il y a de l'espace autour des gens, on ne se pousse pas les uns les autres avec autant d'impatience ; comme il y a de l'avenir dans le pays, l'atmosphère est moins chargée de soucis et l'individu moins préoccupé et moins agité. (Zweig, 1998 : 192-193)

Les opinions exprimées par Zweig sur les pays industrialisés sont assez remarquables. En effet, il accuse directement la vie dans le monde des objets et l'industrialisation comme les éléments les plus essentiels du malheur emparé sur ces sociétés. Apprécier le mode de vie au Brésil, en y attribuant des qualifications contrastées comme «plus humainement», «moins mécaniquement» et «moins surexcitée politiquement» affichent le refus de cet écrivain pacifiste envers tout ce qui empêche l'homme de mener une vie naturelle, loin de tout ce qui pourrait nuire à son calme et lui causer

des soucis. Il nous avertit aussi contre l'agitation et la préoccupation suscitées par la vie moderne qui a enrayé le calme de la vie humaine. Mais il existe un paradis perdu pour les hommes qui sont fatigués de ces agitations : le Brésil où les hommes pourront retrouver leur calme et qui est aussi une terre promise pour les plus jeunes qui cherchent de nouvelles occasions pour atteindre un certain niveau de progrès dans leur vie :

C'est un pays agréable pour ceux qui ont déjà beaucoup vécu, beaucoup vu de ce monde et qui voudraient bien maintenant trouver la paix et le recueillement dans un beau paysage, pour réfléchir sur leurs expériences et les apprécier. Et c'est aussi un merveilleux pays pour les êtres jeunes qui veulent apporter leur énergie non encore utilisée à un monde non encore épuisé. (...). Et si la civilisation européenne devait vraiment être anéantie dans cette guerre, qui est un suicide, nous savons qu'une civilisation nouvelle est ici à l'œuvre, prête à traduire en réalité tout ce que les nobles générations intellectuelles ont vainement souhaité et rêvé : une culture humaine et pacifique. (...)
(Zweig, 1998 : 192-193)

«... si la civilisation européenne devait vraiment être anéantie dans cette guerre, qui est un suicide...». Mais qu'est-ce que Zweig veut insinuer à ses lecteurs à travers cette hypothèse? On dirait qu'il veut attirer l'attention de ses contemporains sur le danger imminent qui va menacer l'humanité et leur présenter, en même temps, une terre promise qui a ouvert les bras sur les pacifistes et les intellectuels qui voudront rectifier les erreurs de l'homme et fonder une société sur la base des valeurs humaines.

Selon Zweig, toutes les causes qui dissocient les hommes les uns des autres sont fondées sur des idées issues des esprits étroits. Si l'homme souhaite atteindre un certain bonheur et vivre en paix, il faudra se concentrer sur les points communs pour répandre l'amour entre les hommes au lieu de chercher les différences qui sont les sources indéniables des conflits :

Toutes ces dissidences au sein de l'Europe ne sont pour l'humaniste que des malentendus causés par une compréhension étroite et une culture insuffisante; au lieu d'écouter les vaines prétentions des roitelets, des sectateurs et des égoïsmes nationaux, la mission de l'Européen est au contraire de toujours insister sur ce qui lie et ce qui unit les peuples (...) (Zweig, 1996 : 85)

Seule, une arme pourrait aider l'homme à éviter l'excès : respecter les lois de modération. Mais cette modération elle-même devrait être fondée sur la clairvoyance pour s'écarter de l'excès dans un sens ou dans l'autre. En effet, *«Érasme s'emporte toujours dès qu'il se dresse contre la guerre, la haine et l'étroitesse d'esprit, mais cette colère n'obscurcit jamais la clarté de ses vues sur le monde.»* (Zweig, 1996 : 89)

Alors que l'industrialisation a apporté un certain confort pour l'homme, elle a en même temps éliminé de la vie de l'homme des éléments importants comme le calme et la sérénité sans lesquels l'homme ne pourrait pas goûter le bonheur. Zweig déclare son dégoût de l'égoïsme progressif dans les pays industrialisés et appuie sur le fait que seul en recourant à l'amour et la simplicité et en menant une vie conforme à sa nature que l'homme pourrait se sentir heureux. Dans ses œuvres, à travers la description des comportements des différents peuples, il met en évidence son idéal de vie basée sur l'échange de la tendresse entre les hommes et l'éloignement de tout ce qui pourrait nuire à la sérénité de l'esprit de l'homme.

b) La confrontation du réalisme et de l'idéalisme

Zweig essaie de proposer des solutions qui pourraient résoudre les problèmes omniprésents de l'homme : la guerre, la haine, le fanatisme et... bref toutes les causes des conflits entre les hommes. Mais, cet idéal, pourrait-il résister devant la réalité de la vie ou la changer ? Est-ce que les personnages de Zweig sont prêts à se sacrifier à l'autel de leurs idéaux ? La confrontation de la réalité et l'idéal chez Zweig nous aiderait à répondre à

toutes ces questions.

La comparaison opérée par Zweig entre Érasme en tant que défenseur de la paix et Luther en tant qu'homme de comportement démesuré, montre l'idéalisme de Zweig et sa confrontation avec l'excès de la part d'une personnalité critiquée par lui :

Rarement le hasard a produit deux individus offrant un contraste physique et moral aussi parfait. Par leur façon de penser et de vivre, par leur règle et leurs formes, par leur chair et leur sang, de leur épiderme à leurs fibres les plus secrètes, ils appartiennent à des races différentes et ennemies : esprit de conciliation contre fanatisme, raison contre passion, culture contre force primitive, internationalisme contre nationalisme, évolution contre révolution. (Zweig, 1996 : 102)

Dans *Érasme, Grandeur et décadence d'une idée*, on constate les forces du mal et du bien qui s'alignent pour entrer dans une bataille mortelle. Un combat sans merci qui déterminerait le destin de l'idéalisme et du réalisme. Lequel des deux pourrait résister et vaincre l'autre ? C'est ce que Zweig mentionne comme «la question douloureuse» :

Pourquoi — question douloureuse! — pourquoi un règne aussi pur ne put-il durer? Pourquoi des idéaux aussi grands, aussi humains n'acquirent-ils pas de plus en plus de force, pourquoi l'Érasmisme ne se fortifia-t-il pas plus dans un monde depuis longtemps renseigné sur l'ineptie de toute hostilité? Nous devons malheureusement reconnaître qu'un idéal ne visant que le bien-être général ne satisfait jamais complètement les masses; chez les natures moyennes, la haine barbare exige aussi sa part à côté de l'amour, et l'égoïsme individuel réclame de chaque idée un avantage personnel immédiat. Le concret, le palpable est toujours plus accessible à la masse que l'abstrait; (...). (Zweig, 1996 : 19)

Ainsi, Zweig réclame-t-il sa déception envers l'avenir de cet idéalisme.

Car il est arrivé à cette clairvoyance que la dissociation complète, du mal du bien est presque impossible. Il déclare que la plupart des gens ne cherchent pas un bonheur durable qui pourrait être profitable à tout le monde, mais ils acquiescent à ses désirs instantanés et personnels. Les désirs insatiables de l'homme le dirigent vers l'égoïsme et l'égoïsme qui sont, en soi, la source de toutes les dissensions survenues entre les hommes. Et les gens qui profitent de ces mésintelligences préfèrent la haine à l'amour, car cette haine leur offre l'opportunité de se différencier des autres et d'abuser des avantages d'une race, ou d'un groupe spécifique.

Zweig tâche de nous présenter les raisons essentielles qui poussent les idéalistes à la passivité et au recul devant la réalité de la vie. Il nous explique qu'Érasme était trop débonnaire et prudent pour entrer dans une bataille décisive avec Luther, le symbole de l'avidité inassouissable de l'homme dans ce livre. Ayant le défaut de la plupart des hommes idéalistes, Érasme n'est pas homme d'action, ce qui le pousse à la passivité et l'empêche d'affronter Luther. Car la confrontation avec Luther demande un homme aussi sanguinaire que lui :

En raison de sa pusillanimité et de son inébranlable amour de la liberté, Érasme est décidé à ne faire cause commune ni avec Luther ni avec qui que ce soit. Il ira son chemin et Luther le sien (...). «Si, comme l'indique la puissante ascension de la cause luthérienne, Dieu veut qu'il en soit ainsi et s'il a jugé qu'un chirurgien aussi rude que Luther était nécessaire, en ces temps dépravés, il ne m'appartient pas de lui résister.» (Zweig, 1996 : 119)

Malgré ses devises ardentes contre l'injustice, Érasme recule devant la mort. Il avoue qu'il n'est pas prêt à se sacrifier pour « l'amour de la vérité ». Admettant ce comportement comme la réaction naturelle d'un homme raisonnable qui suit docilement ses croyances, Érasme essaie de justifier son recul devant la mort. Sans doute, Érasme n'était-il pas assez intrépide pour défendre ses idées exposées avec tant d'honneur :

... je n'exposerais pas ma tête pour l'amour de la vérité. Tout le monde n'a pas la force nécessaire pour faire un martyr, et je crains bien qu'en cas de troubles je ne suive l'exemple de saint Pierre. J'obéis aux ordres du pape et des princes quand ils sont justes, et je me sou mets à leurs lois quand elles sont mauvaises, parce que cela est plus sûr. Je crois que c'est là la conduite de tous les gens raisonnables, lorsqu'ils voient que la résistance serait vaine. (Ibid.)

En effet Érasme est un grand orateur qui sait ce qu'il veut, et conscient de ce qui s'avère nécessaire, mais entrer en action pour réaliser ses intentions et soutenir ses partisans, ne lui était pas une priorité. Il croyait qu'en prononçant ses idées et qu'en éclaircissant les esprits, il avait payé sa dette à la société. Alors, le reste relève du devoir des hommes d'action. Car, *«il s'était fixé une ligne de conduite conforme à l'échelle des valeurs de Platon : l'amour de la justice et l'esprit de tolérance y figurent au premier rang des vertus humaines, le courage ne vient qu'ensuite.»* (Zweig, 1996 : 59)

Mais Érasme avait-il le choix ? En effet, il s'était engagé dans une guerre inégale. Soit, il devrait libérer le champ au profit de son adversaire Luther, soit, enfreindre ses règles de moralité pour le vaincre, dans les deux cas, il était perdant. Mais lequel des deux était plus précieux pour le défendre ? Son ennemi Luther n'avait pas peur de propager des mensonges et des calomnies pour assujettir son rival, mais si Érasme entrait dans ce jeu infâme, il serait vaincu, car il trahirait son éthique et s'il s'abstenait d'y entrer, son adversaire fêterait incontestablement sa victoire. À ce moment difficile, Érasme suit sa nature et préfère défendre ses moralités au lieu de les sacrifier aux buts matériels et dérisoires :

... [Luther] écarte sans ménagement tous les obstacles et, au besoin, il ne recule pas devant un mensonge ou une calomnie pour abattre son adversaire. «Pour l'amour du bien et pour le plus grand profit de l'Église, il ne faut pas avoir peur de dire un bon gros mensonge.» Ce

brutal ignore tout sentiment chevaleresque. Il ne montre ni générosité ni compassion à l'égard du vaincu et continue de frapper avec une rage folle l'ennemi à terre et sans défense. (Zweig, 1996 : 109)

Mais cette décision met en péril les valeurs qu'Érasme a défendues pendant toute sa vie. Et ce sentiment d'échec le glisse vers une dépression incurable, l'expérience déjà vécue par Zweig. Réfugié pour défendre son éthique et sa liberté de pensée, Zweig comme Érasme, essaie de défendre les valeurs humaines par les devises ardentes, mais vaincu à cause de sa résignation devant la réalité brutale de la vie, lui aussi goûte l'amertume de l'échec. Lafaye à travers les confessions intimes de Zweig, nous suggère l'aveu implicite de Zweig de son échec dans cette bataille :

Toute ma vie, j'ai cru au pouvoir des mots sur le monde. Et c'est la force brutale qui triomphe. Toute ma vie, j'ai cherché un refuge dans les mots contre les aléas de l'Histoire, et maintenant je suis contraint d'errer en aveugle à travers le monde, à la recherche d'une paix introuvable. Toute ma vie, j'ai souhaité la solitude créatrice, et je découvre que la solitude m'est intolérable, que je suis incapable de l'affronter. Toute ma vie j'ai cru en la force de l'amitié, et aujourd'hui mes amis n'osent plus m'écrire. Toute ma vie j'ai souhaité que s'accomplissent de grands progrès dans le domaine social, et voici que des masses fanatisées anéantissent mon existence. J'ai toujours souhaité... (Lafaye, 1989 : 194-195)

Un pamphlet qui vise à critiquer toutes les injustices au monde, ou un testament d'un défenseur enthousiaste de l'humanisme qui révisé ses espérances perdues pour l'avenir de l'humanité, en tout cas, le ton de Zweig est vraiment impressionnant et en même temps pessimiste envers l'avenir. Zweig voit s'effondrer sous ses yeux, les idéaux pour lesquels il a combattu toute une vie. Il se blâme d'avoir été si optimiste pour croire à l'idée que ce volcan de la haine et la rage cesserait un jour son éruption :

Pièges de la nostalgie qui divise dans l'être l'instinct et la sensibilité et maintient la vie à distance. Maintenant, Zweig se plonge dans son propre passé, avec la souffrance d'avancer vers une époque qui s'éloigne à mesure et reste infidèle aux souvenirs. Le monde d'hier, qui restera certainement comme le plus précieux témoignage sur les débuts de notre siècle, est émaillé de regrets et de reniements inattendus sur les vertus de la violence, ou des excès d'aveuglement. Les idéaux de justice, d'égalité multiforme, la prétention de l'acquis à l'égard de l'inné, la vertu d'exemple, le rêve démocratique d'un progrès général dans la paix, le déclin des nationalismes : espérances saccagées qu'il importe d'interroger au chevet de leur défaite. «Sots, sots que nous étions !» (Lafaye, 1992 : 123)

Il se traite d'idiote pour avoir couru vainement toute sa vie après les espérances qu'il décrit saccagées, on dirait que Zweig est prêt à s'incliner devant la puissance de la réalité. Déplorant de ne pas avoir suivi le chemin de Castellion, Zweig rend hommage à cet inlassable dénonciateur du fanatisme qui avait sacrifié sa vie à son idéal :

J'ai voulu, à travers mon œuvre, exercer une influence morale sur mon époque, et je reste aujourd'hui sans voix. J'ai rédigé un portrait enthousiaste de Castellion, et je répugne à m'engager personnellement. J'ai voulu m'illustrer par des gestes de compassion, et je fuis les réfugiés comme des animaux repoussants: colonne de gauche, colonne de droite! J'ai cru vivre une seconde Renaissance de l'humanité, et je la vois s'effondrer. (Lafaye, 1989 : 195-196)

N'ayant aucune espérance envers l'avenir et se croyant désamorcer devant la cruauté progressive dans le monde, Zweig se réfugie dans le passé où il pourrait retrouver son calme : Mais il paraît que même ce dépaysement vers le passé n'a pas pu rendre le calme à l'âme agitée et blessée de Zweig. Il ne patienta pas la fin de la guerre mondiale et il se précipita vers la mort et

enterra avec lui-même l'espérance des milliers de gens : «*Le suicide de Zweig, en février 1942, frappe les imaginations émigrées de l'Europe et sape la confiance de milliers d'entre elles.*» (Lafaye, 1992 : 123)

En pénétrant dans le monde romanesque de Zweig, tandis que les propositions de Zweig à son lecteur ne trahissent pas la pure nature de l'homme, et qu'on ne peut pas négliger l'honnêteté et la bienveillance de cet humaniste adhérent, on se rend compte de la perplexité de ses personnages pour défendre leur idéal. Alors que Zweig attribue à son personnage tant de qualités humaines et qu'il le présente ferme dans ses croyances humanistes, dès sa première rencontre avec la réalité, le personnage de Zweig obéit à sa nature paisible et refuse d'entrer dans une vraie bataille pour défendre son idéal. Le fait qui prépare le terrain pour que les gens avides et égoïstes tant critiqués par Zweig, puissent fêter leur victoire sans aucun conflit.

Conclusion

Imprégné d'un amour et d'une tendresse exemplaires, l'œuvre de Zweig nous retrace l'image d'un humaniste adhérent qui n'a jamais oublié son engagement envers ses semblables. Il est un homme idéaliste qui cherche une utopie dépourvue de la haine, de l'avidité et des préjugés sur les races ; un territoire où, se déchargeant du fardeau de ses soucis issus de la situation matérielle ou spirituelle, l'homme pourrait mener une vie heureuse, sans faire attention aux différences qui dissocient les hommes et qui préparent le terrain pour les conflits néfastes.

Zweig demande le retour de l'homme vers les vraies valeurs morales qui sont conformes à la nature de l'homme. Il demande à l'homme d'atténuer son égoïsme et de quitter le matérialisme pour le spiritualisme afin d'expérimenter le vrai bonheur. Il désapprouve le fanatisme, le racisme et toute idée qui pourraient donner à certaines personnes l'illusion d'être privilégiés vis-à-vis des autres. Tandis qu'on ne peut pas négliger les intentions bienveillantes de Zweig, l'utopie tant désirée par Zweig, paraît plutôt une chimère qui ne pourrait se réaliser malgré l'injustice apparente et

progressive dans le monde. En outre, alors que les personnages idéalistes de Zweig insistent sur l'idée du paradis perdu, ils ne sont pas prêts à entrer en action et se sacrifier pour sauvegarder leurs valeurs morales. En effet, le personnage de Zweig recule devant la mort et s'abstient d'entrer dans une vraie bataille, alors qu'il est conscient du danger de la part des gens ambitieux, qui menacent la survivance de son éthique morale.

Le personnage de Zweig préfère s'enfuir au lieu de confronter ses ennemis et il se contente de prononcer des devises qui pâlissent devant la réalité de la vie. L'absence du courage n'est pas la seule raison du recul du personnage de Zweig devant son adversaire, mais il faut y ajouter d'autres raisons: l'hésitation du personnage de respecter les principes moraux et de les négliger au profit d'atteindre ses fins. Ce conflit intérieur affaiblit la volonté du personnage pour entrer en pleine guerre avec l'ennemi qui serait même prêt à vendre son âme au diable pour une portion de gloire. Alors le héros de Zweig est conscient qu'il a commencé un jeu perdu d'avance et qu'il n'a d'autre choix que de sauvegarder son éthique malgré sa perte apparente devant son rival. Zweig, se sentant si impuissant de changer le monde et si désespéré envers l'avenir du monde, se donne la mort, car il ne supporte plus l'immoralité et l'inhumanité répandues dans les sociétés qui lui paraissaient respectables avant leurs entrées dans les guerres mondiales, les raisons essentielles de résurrection du monstre de la bestialité et de la barbarie chez l'homme. Malgré l'abandon de la bataille par Zweig, porter un jugement définitif sur l'échec ou la victoire de l'idéalisme devant le réalisme paraît un peu difficile. Alors, une étude comparée sur l'éthique de Zweig et celle des écrivains réalistes pourrait nous aider à mesurer la légitimité des comportements de chacun d'entre eux et trouver peut-être la philosophie qui est plus conforme à la vie de l'homme contemporain pour éviter les désastres précédents.

Bibliographie

BARRY Nicole, «Stefan Zweig et Friderike V.W : un amour épistolaire.», in

Austrica (Publications de Université de Rouen), 1992, pp. 103-108.

LAFAYE Jean-Jacques, 1989, *L'avenir de la nostalgie*, Paris, éd. du Félin.

«Stefan Zweig à Petropolis», *Austrica* (Publications de Université de Rouen), 1992, pp. 121-128.

ZWEIG Stefan, 1993, *Adam Lux*, Traduit par Michel Tremouza, Rouent, Publication de l'Université de Rouen.

—, 1996, *Erasme Grandeur et décadence d'une idée*, Traduit par Alzir Hella, Paris, Grasset.

—, 1998, *Le Brésil, terre d'avenir*, Traduit par Jean Longeville, Paris, L'Aube.

—, 2008, *Le Monde d'hier*, Traduit par Serge Niémetz, Paris, Belfond.